5e Année. — N° 4 Abonnements d'un an: 15 francs. — De 6 mois: 8 francs. — De 3 mois: 4 francs. 22 Janvier 1933

CŒURS VAILLANTS

a cœurs vaillants rien d'impossible.

Nouvelle Série -- Hebdomadaire.
Adr: 82 R. de l'Université Paris 7e
Tel: Littré 49-95 et c Néguin 1223-59

LES AVENTURES DE CÉSARIN PITCHOUNET

Une correction méritée

RESUME
A la suite d'événements extraordinaires, Césarin, contre son gré, se voit embarqué sur un navire mystérieux, do... héros comme un ch... tience, se venge ma... pitaine traite notre ... celui-ci, à bout de pa... sement à sa façon.

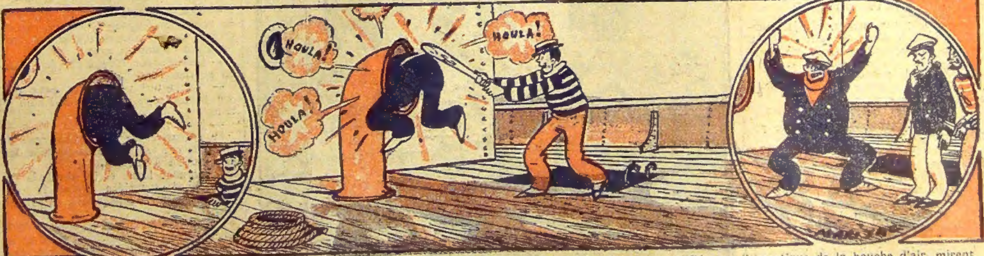


Tom-Hat-Cuite finit enfin par se débarrasser du baquet dans lequel il se trouvait coincé... Césarin, lui, se tordait de rire. Il y avait de quoi ! Car le capitaine, se démenant dans son baquet, était franchement ridicule. Quand notre héros vit sa peu intéressante victime prête à se remettre sur pied, avec son canotier, il lui envoya une respectueuse révérence et s'enfuit à toutes jambes, à l'opposé du bateau.



Une poursuite burlesque s'engagea. Armé d'une forte trique, le capitaine du bateau pirate, les lèvres pincées et le regard mauvais, fonça sur Césarin qui, jeune et souple, se jouait littéralement de lui. Il était ivre de rage, d'autant plus qu'ayant pris une certaine avance, ce blagueur de Césarin se mettant à l'affût, armé du fameux baquet, le lui lança à nouveau, adroitement, dans les jambes. Tom-Hat-Cuite crut devenir fou de colère et de douleur (il était perclus de rhumatismes). Naturellement, Césarin continuait à se moquer de lui de plus belle, en voyant ainsi le brutal capitaine.

Tel un taureau, une fois remit sur ses pieds, le capitaine bondit sur Césarin. Celui-ci, naturellement, ne l'attendit pas, et, prenant son élan, il sauta la tête la première dans une bouche d'air se trouvant à proximité.



Le capitaine n'avait plus toute sa lucidité; il voulut suivre le même chemin que Césarin sans se rendre compte que son embonpoint lui interdisait cet exercice périlleux.

Tom-Hate-Cuite prit son élan. Il le prit même si bien qu'il resta serré dans la bouche d'air et dans l'impossibilité d'en sortir par lui-même. Césarin, lui, revenait sur le pont. Voyant la position de son bourreau, il résolut de lui donner une petite leçon, pour lui faire comprendre que la trique est un instrument indigne d'un supérieur. Et, v'lan, par trois fois, Césarin laissa tomber sa trique et s'enfuit en vitesse. En effet, les hurlements du capitaine, amplifiés par l'acoustique de la bouche d'air, mirent bientôt tout le bateau en émoi. Certains crurent que le bateau allait couler. Une fois délivré par ses hommes, Tom-Hat-Cuite donna libre cours à sa fureur, car c'était la première fois que lui, surnommé le « chacal des mers », recevait une correction infligée par un gringalet de Marseillais.

PETIT LOUIS

RESUME

Un garçonnet d'une douzaine d'années, Petit Louis, s'apprêtait à partir en vacances avec ses petits camarades, mais son papa tombant malade, il renonce, le cœur gros sans doute, mais généreusement, à sa colonie pour soigner le malade.

Le Jour de l'An, le directeur du patronage vient rendre visite à la famille Fouret.

Il fait partir toute la famille aux environs d'Embrun, pour que la santé du papa se rétablisse.

M. Verdelec, le patron de l'usine, l'accueille très aimablement.

Les deux fils de M. Verdelec sont de mauvais garnements. Robert, le plus jeune, sous l'emprise de Louis, revient à de bons sentiments.

On vient d'amener un blessé à l'hôpital d'Embrun. C'est Marcel Verdelec, le voleur de la région.

Louis aide M. le curé à réorganiser son patronage.

Pendant ce temps le blessé connu sous le n° 15 continuait à se soigner.

M. Fouret et Louis suppriment tout ce qui peut le faire soupçonner.

Louis écrit à une riche Anglaise, dont il a retrouvé le sac volé, pour lui demander de sauver Marcel qui doit quitter l'hôpital.

Le lundi, M. Verdelec, qui ignorait toujours tous ces événements, reçut le père Jules. Dès que le café fut versé dans les tasses, un petit verre d'armagnac glissé tout près, les cigarettes allumées, le « patron » attaqua le premier :

— Vous avez voulu me voir, m'a dit votre fils. Je présume que vous voulez me demander des explications au sujet de ma conduite d'hier.

— Oui, Monsieur ! comme président du comité...

— Je ne le suis plus !

— Ah ! pourquoi ?

— J'ai donné ma démission parce que je n'admets pas le sectarisme. Nul n'a le droit de m'empêcher de penser ce que je veux, du moment que je n'attente à la liberté de personne.

— Mais on vous a attaqué ?

— J'ai reçu l'ordre de retirer mon fils du patronage. Je n'obéirais pas ! Je suis libre.

— On vous a donné pareil ordre ?

— Oui ! et on vous donnera bientôt le même sans doute, comme à tous les membres.

— Non de... nom ! Je n'obéirai pas plus que vous. Je ne veux pas être un esclave. Et puisque c'est comme cela, Jules ira au patronage... et à l'église si sa mère veut. J'ai dit !

Ainsi lancée, la conversation ne pouvait que bien tourner. Le receveur sortit de la villa, décidé à faire respecter ses droits et, pour commencer, puisque le vicaire, rencontré dans la rue, le saluait, il répondit par un coup de casquette bien poli et par un : « Bonjour, monsieur l'Abbé ! » qui fit sortir la buraliste sur le pas de sa porte.

Le soir, dans la cuisine de la villa, Robert dansait de joie, car, tout d'abord, Jules était des leurs à jamais, et puis... Louis venait de recevoir de Grenoble une laconique dépêche ainsi conçue :

J'arrive... Miss BRADLEY.

CHAPITRE XII

A la rescousse

— Alors, petite garçon, si je comprends bien, le frère de votre... ami, il est très en repentance de sa vie mauvaise...

— C'est cela même, miss !

— Et il faut sauver lui... pour sauver son père et sa maman !

— Je vous en supplie, mais !

— Bon ! laissez-moi réfléchir une petite instant.

Miss Bradley était confortablement installée dans un fauteuil de la grande salle du rez-de-chaussée du pavillon. Robert et Louis, accroupis devant elle, la dévisageaient anxieusement, tandis que M. et Mme Fouret, assis près de la porte, protégeaient l'entretien contre toute indiscrétion.

La bonne dame était arrivée à l'express de midi et sans rien demander à Louis, l'avait suivi chez ses parents où Stan, la reconnaissant, lui avait fait fête.

Et maintenant, bien au courant de tous les événements de la vie à Embrun, ayant fait honneur au déjeuner offert par les Fouret, elle songeait au moyen d'aider son petit ami.

Tout en caressant la grosse tête du chien, d'une main distraite, elle marmottait des paroles anglaises que ses hôtes ne comprenaient pas et qui les inquiétaient.

Et, tout à coup, l'étrangère partit d'un grand éclat de rire qui fit tressauter les enfants et étonna M. et Mme Fouret.

— Eh oh ! s'exclama-t-elle. J'ai trouvé mon petite combine !

Dans sa joie, elle ne s'apercevait pas qu'elle parlait argot.

— Quel est votre projet ? se permit de questionner le maître de maison.

— Oh ! très simple ! Je vais chez le poli-



Miss Bradley était confortablement installée dans un fauteuil.

ceman. Je dis : mon chauffeur parti en excursion depuis quinze jours et pas revenu... je cherche lui... Le policeman me raconte l'accident de la cité... je vois le blessé... et je reconnais !... Et voilà !

— Mais mon frère ne parle pas anglais ? fit remarquer Robert.

— Il parle pas du tout. Il fera le sourd aussi... Les gestes sont toujours mêmes en français et en anglais !

— Mais quels papiers aura-t-il pour vous suivre ? demanda M. Fouret.

— Des papiers ? Bah ! pas besoin, le policeman, il me donnera une petite mot. Vous verrez que je obtiendrai tout cela. Laissez-moi faire. Je réussirai ! Go on ! allons voir M. le policeman.

— Mais, fit remarquer Louis, vous allez dire un mensonge, Madame ?

Cette fois, la bonne Anglaise resta coite ! Elle n'avait pas pensé à cela.

Il fallait trouver autre chose car, dans une œuvre de charité chrétienne, débuter par un mensonge serait de mauvais augure.

A nouveau, tous se plongèrent en de profondes réflexions.

Stan, que ce silence et ce calme n'amusaient pas, se mit à fureter par toute la pièce pour chercher quelque objet avec lequel il pourrait s'amuser. Il trouva un journal, posé en bas du buffet et s'en empara, sautant en l'air en l'agitant.

— Stan, couché ! cria Louis, stupéfait de cette exubération soudaine.

Le gros chien, surpris de l'algarade, vint se blottir près de l'étrangère qui avait tant de bonnes choses dans son sac. Obéissant, il posa le journal sur les genoux de la brave dame et attendit, en clignant des yeux, la tape... ou la caresse qu'il lui fallait recevoir.

Mais miss Bradley ne s'occupait guère de lui. Ses yeux, attirés par une annonce de la gazette, la déchiffraient lentement. Puis elle tendit la feuille à Louis en lui disant :

— Eh bien ! Monsieur le juge ! croyez-vous que je mentirai en disant que je viens pour cela ?

Cela, c'était la publication d'un avis, annonçant la découverte du mystérieux blessé, que l'on supposait étranger, Anglais, peut-être, en raison de la marque de ses souliers et de sa mallette et du peu de linge trouvé dedans.

Toute personne pouvant donner des renseignements au sujet de ce jeune homme était priée de s'adresser à la gendarmerie d'Embrun.

— Cela vous permettra de faire causer les gendarmes, mais je ne vois pas...

— Eh bien ! venez avec moi, vous verrez...

Mais avant de partir, miss Bradley dit quelques mots à voix basse à M. Fouret qui la regarda d'un air stupéfait, puis partit d'un franc éclat de rire.

Du coup, la curiosité de Louis et de Robert se trouva fort aiguisée, mais ils se heurtèrent à un mutisme absolu de la part de la vieille dame dont les yeux vifs et intelligents pétillaient de malice contenue.

Donc, miss Bradley et Louis s'en furent vers la gendarmerie tandis que M. Fouret et Robert gagnaient l'hôpital.

Dire que le gendarme de service reçut ses visiteurs avec une amabilité excessive serait peut-être exagérer un peu.

Il contempla d'un œil peu intéressé la coupure du journal qu'on lui présentait, écouta distraitement les explications demandées, mais sursauta, soudain, quand la dame laissa négligemment tomber sur la table un parchemin marqué de deux sceaux à la cire, liés d'un ruban.

D'un geste prompt, il se leva, reboutonna sa tunique, boucla son baudrier et... debout, répondit abondamment à toutes les questions posées par la visiteuse qui, toujours avec le même calme, replaçait le mystérieux parchemin dans la poche intérieure de son grand sac à main.

— C'est un jeune homme, en effet, Madame ! De dix-huit ans, environ. Il était habillé d'un pantalon gris clair, déchiré par les rochers, de souliers anglais. A côté de lui, nous avons trouvé une petite mallette contenant un peu de linge, non marqué, venant d'un magasin de London... c'est en Angleterre, je crois, et des objets de toilette. Pas de veston, ni de chapeau, pas de papiers d'identité, ni de portefeuille. Il avait dû les perdre en tom-



Il répondit par signes à toutes les questions.

bant et nous ne les avons jamais retrouvés !

Louis se doutait bien que les souliers et le linge anglais, ainsi que la mallette, n'avaient pas dû coûter cher au misérable Marcel. Tout cela provenait probablement de vols commis par la bande qui avait tenté de dévaliser miss Bradley. Mais le pauvre garçon avait expié ses erreurs de jeunesse, il se repentait... il fallait pardonner... et bénir le ciel qui égarait ainsi les soupçons de la police. Quant à la veste et aux papiers d'identité, Louis avait d'excellentes raisons pour savoir pourquoi les gendarmes ne les retrouvaient pas.

L'Anglaise, ses yeux encore plus plissés que d'habitude, semblait très attentive au récit du gendarme alors qu'elle lui imposait presque les réponses par l'habileté de ses questions.

— Alors, dit-elle, comme vous l'avez vu habillé en Anglais, vous avez pensé qu'il était étranger ?

— Bien sûr, Madame !

— Oh ! très judicieux en effet !

— Est-ce que vous le connaissez, Madame ?

— Il faudrait que je voie avant de dire si je connais ! Puis-je ?

— Mais bien certainement, je vais vous faire accompagner, tout de suite !

Et le bon gendarme courut dans le bâtiment, tandis que miss et Louis riaient silencieusement, mais de tout leur cœur, du bon succès de leur ruse.

— Qu'est-ce que c'est que ce beau papier qui a fait tressauter le gendarme, Madame ? demanda le curieux Louis.

— Mon permis de visiter, en Angleterre, les prisons de femmes. Il y a de si beaux cachets que je réussis toujours à faire beaucoup impression avec !

— Qu'allez-vous faire à l'hôpital. Marcel ne vous connaît pas.

— Ta ta ta ! vous verrez, petit garçon. Surtout, riez pas, je perdrai mon sérieux.

— Je ne rierai pas !

Le gendarme revenait, accompagné du brigadier qui tenait à conduire lui-même la « dame » à l'hôpital.

Il reconnut Louis et lui demanda des nouvelles de son chien pendant le court trajet séparant la gendarmerie de l'Hôtel-Dieu.

Louis fut tout étonné de trouver Marcel seul dans la petite chambre où la religieuse les fit entrer. Où étaient donc son père et Robert ? Mais il fut encore beaucoup plus surpris d'entendre miss Bradley s'écrier après avoir considéré le blessé un instant :

— *Aoh ! yes !* je connais maintenant !

(*A suivre.*) Jap.



La première colonie de vacances du patronage Saint-Nicolas, de Villeneuve-sur-Yonne (Yonne), au col de Tamié (Savoie), à 900 mètres d'altitude. Les colons, fidèles lecteurs de « Cœurs Vaillants », ne s'ennuient nullement : leur sourire, devant l'objectif d'un ami, en est un parfait témoignage.

LE ROUQUIN

Histoire vraie et toute récente

Son passé lui était totalement inconnu. Il ne se connaissait pas d'autre nom que celui de « Rouquin », évidemment inspiré par sa tignasse couleur de soleil. Ses parents ?... Il ne se souvenait pas d'avoir donné les doux noms de papa et de maman à qui que ce fût sur la terre... Aussi loin qu'il pouvait remonter dans la brume de ses souvenirs, il se voyait sur les « fortifs » jouant avec les enfants des chiffonniers ou furetant dans les poubelles en compagnie de la vieille mère Rosa. En échange de ses services, il avait droit, dans le gourbi de cette dernière, à une maigre pitance et à un tas de chiffons qu'il appelait son lit.

Jusque-là cette vie avait suffi à son bonheur. Il n'enviait point la vie des riches, parce qu'il l'ignorait complètement. Il n'avait d'autre ambition que de manger à peu près à sa façon et de jouer de temps en temps au milieu des cabanes de la zone avec les galopins de son âge.

Mais voilà qu'un jour son copain Julot, un peu plus âgé que lui, lui avait dit :

— Tu sais mon vieux, j'vas faire ma


Cette confidence avait laissé le Rouquin rêveur.

première communion avec un cierge, un brassard et un chapelet, ça c'est chic !... et il avait affirmé sa joie en exécutant une série d'invraisemblables pirouettes.

⁂

Cette confidence avait laissé le Rouquin rêveur. Ces mots de première communion, de brassard et de chapelet étaient tout nouveaux pour lui. Jamais il n'avait entendu parler de Dieu ; il n'avait pas eu de mère pour lui apprendre à prier.

La bonne vieille qui l'avait recueilli n'avait qu'une instruction religieuse nulle. Un jour même, qu'ils passaient devant une église, le garçon avait demandé à la « patronne » quel était ce « grand bâtiment ».

La vieille Rosa avait répondu en haussant les épaules :

— Cette grande machine-là ?... c'est pour les riches et pas pour le peuple.

Le Rouquin n'avait pas insisté.

Mais, quelques jours après sa conversation avec Julot, il avait vu son ami habillé de neuf, un cierge à la main avec un air heureux et recueilli qu'il n'avait pas d'ordinaire.

Le Rouquin n'avait pas osé demander des explications, mais il ne faisait que penser à ces choses si nouvelles pour lui.

Il n'avait plus guère revu Julot depuis la communion. Julot semblait maintenant s'absenter souvent. Pourquoi !... Où ?... Mystère...

⁂

Un après-midi, le Rouquin, les mains dans les poches, déambule le long de la Seine. Mais c'est d'un œil distrait qu'il regarde les longs trains de péniches qui, empanachées de la fumée noire des remorqueurs, fendent l'eau glauque. Le va-et-vient des mariniers, des débardeurs, des lourds camions, sur les bords du fleuve, ne l'intéressait pas davantage. Il cherche, mais sans succès, à résoudre le problème qui, depuis quelque temps, occupe son esprit.

Tout à coup une main sur son épaule le fait tressaillir. Que se passe-t-il ?... c'est tout simplement l'ami Julot, mais un Julot transformé, épanoui, débarbouillé même.

— Tu as l'air de t'ennuyer, mon vieux Rouquin ?...

— Pour sûr que je m'ennuie...

— Viens donc avec moi, je vais au patro. C'est un endroit où l'on s'amuse, tu sais, et puis on a un abbé qu'est chic, c'est rien de le dire.

Machinalement, le Rouquin a suivi Julot. Après tout, il ne risque rien, si le « truc » ne lui va pas, il le lâchera, voilà tout.

Et Julot, le sourire aux lèvres, remorque sa conquête vers le patronage.

⁂

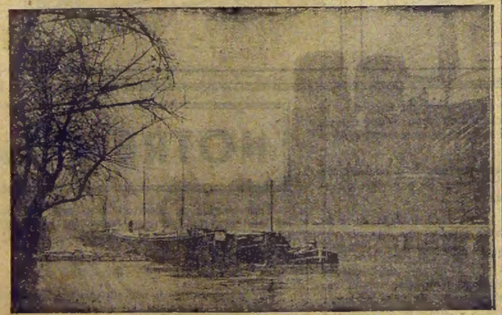
Quelques semaines se sont écoulées. Le Rouquin n'a pas envie de « lâcher le truc. »

Pour rien au monde il ne lâcherait son patro auquel il est déjà très attaché.

Il pioche avec ardeur son catéchisme et, bientôt, il fera à son tour sa première communion. Il sait maintenant ce qu'est une église et son âme inculte s'épanouit au contact de Jésus et de sa sublime doctrine.

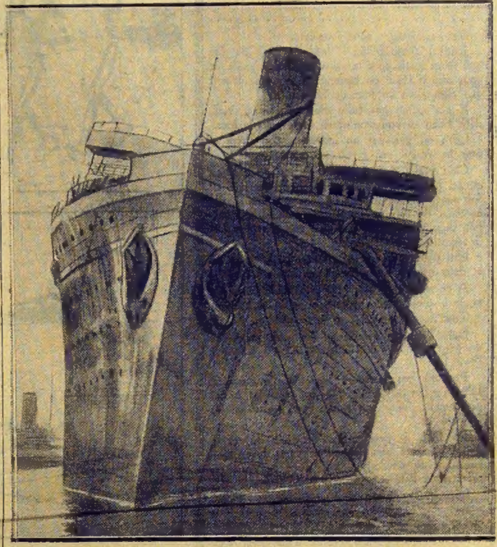
Quant à Julot, devenu apprenti, il va être bientôt jociste. Avant de le connaître, il a réalisé magnifiquement le but de la J. O. C. : « Nous referons chrétiens nos frères. »

G. Bazire.


Il regardait les longs trains de péniches...



FRANCE. — En cette année 1933 où nous sommes, il y a soixante-quinze ans que la Sainte Vierge est apparue, à Lourdes, à la petite Bernadette. De grandes fêtes auront lieu, à Lourdes, pour célébrer cet anniversaire. Les 9, 10 et 11 février on célébrera l'anniversaire de la première apparition ; le 25 mars on fêtera l'anniversaire du jour où « la Belle Dame » expliqua à Bernadette qui elle était, en lui disant : « Je suis l'Immaculée Conception » ; le 16 juillet c'est l'anniversaire de la dix-huitième et dernière apparition. Le


L' « Atlantique » dans son bassin de Cherbourg.

cardinal Binet, archevêque de Besançon, a été désigné pour représenter spécialement le Pape à ces fêtes.

⁂

La ville de Metz possède dans son musée une collection magnifique d'anciennes pièces de monnaie. Elle vient d'augmenter cette collection en achetant des pièces de l'époque mérovingienne, un « thaler » de 1571, un « florin » d'or de 1646.

⁂

A Tournus, petite ville de Saône-et-Loire, on a posé sur un vieil hôtel une plaque qui porte ces mots : « Le 14 mars 1815, Napoléon, au retour de l'île d'Elbe, s'arrêta en ce lieu, avec les généraux Cambronne, Drouot et Bertrand, avant de se rendre à Chalon-sur-Saône, où il décida d'attribuer à la ville de Tournus la croix de la Légion d'honneur, récompense de sa belle conduite lors du combat du 23 janvier 1814 victorieusement livré par les habitants de Tournus aux troupes autrichiennes du général Bubria. »

⁂

« L'Atlantique », ce grand paquebot qui a pris feu en pleine mer et qu'on a réussi à ramener à Cherbourg, avait été lancé le 15 avril 1930, à Saint-Nazaire. Il était donc tout neuf. Il faisait le service entre la France et le Brésil. Il avait 218 mètres de long et 28 mètres de large. Il pouvait emporter 1.234 passagers et avait environ 600 hommes d'équipage. Il marchait non pas au charbon, mais au mazout. L'aménagement et la décoration intérieurs étaient d'un grand luxe. Tout cela a été complètement détruit par l'incendie en quelques heures. Il ne reste plus qu'une carcasse qu'on va démonter. Dix pauvres matelots ont été carbonisés en essayant d'éteindre le feu.

■

ANGLETERRE. — Il y a des gens qui ne s'amusent jamais. D'autres trouvent toutes sortes d'occasions de s'amuser. Il y en a même qui exagèrent !... Un certain Bray s'amuse, en Angleterre, à ennuyer la poste !... Ce monsieur a envoyé une lettre, par exemple, dans un crâne de... lapin sur lequel il avait écrit l'adresse. Il a envoyé des lettres écrites sur des... faux cols, des pantoufles, des biscuits, des pommes de terre et des navets !... Drôles de cartes postales !... Il a fait mieux encore : comme les bicyclettes peuvent être expédiées comme des lettres, il s'est attaché solidement à une bicyclette et s'est fait expédier ainsi chez lui !... Si le facteur avait été astucieux il aurait dû le déposer à la porte du premier asile de fous !

⁂

Le grand aérodrome de Croydon qui dessert Londres a de plus en plus de voyageurs. En 1931, il y avait eu 44.944 voyageurs arrivant ou partant. En 1932, il y en a eu 70.162, soit 25.000 de plus. On voyage de plus en plus en avion, et cela se remarque dans tous les pays.

POLOGNE. — Le Gouvernement polonais a décoré le Président de la République française de l'ordre de l'Aigle Blanc de Pologne. Cet ordre a été créé en 1325 par Ladislas-le-Bref, roi de Pologne. Il est réservé aux souverains et chefs d'Etat. On le donne aussi, exceptionnellement, aux personnes ayant rendu des services extraordinaires à la Pologne.

■

CITE DU VATICAN. — Parmi les pèlerinages reçus dernièrement, par le Pape,


Mgr. Ruch, évêque de Strasbourg, vient d'être élu à l'unanimité à l'Académie des Sciences morales et politiques.

il y avait un pèlerinage de 4.000 employés et ouvriers électriciens. Le Pape leur a parlé assez longuement, disant notamment qu'il n'y a rien de plus haut, de plus saint, de plus glorieux, que de travailler, c'est pourquoi Notre-Seigneur a voulu travailler lui-même, être charpentier. Le Pape a ensuite donné sa bénédiction et il est parti au milieu d'acclamations enthousiastes.

■

ITALIE. — Un ingénieur italien qui a déjà inventé la tourelle d'exploration sous-marine dont se servent les scaphandriers de « L'Artiglio » travaille à un appareil qui doit permettre aux scaphandriers de descendre à 600 mètres sous l'eau !

Pierre O'Reill.

Coin des Louveteaux

Une chic B. A.

Le petit Léon, second de la sizaine des blancs, avait déjà bien souffert! Après un terrible accident de tram il avait eu le bras gauche coupé, mais je dois vous dire, petits frères loups, que durant toutes ses souffrances Léon resta louveteau c'est-à-dire qu'il resta gai. La guérison était lente à venir et c'est avec impatience qu'il attendait sa première sortie.

. . . .

Des semaines se sont écoulées...

Jeudi ! Aujourd'hui le médecin vient de dire qu'il peut sortir pour la première fois ; inutile de vous dire si Léon est heureux et cela veut réussir que c'est juste un jour de réunion !

Il n'a même pas fallu cinq minutes et voilà déjà Léon en uniforme et en route pour le local.

Léon est gai, car un louveteau doit l'être et puis ne va-t-il pas revoir ses petits frères ?

C'est vrai... mais au fond de son cœur il est quand même un peu triste, lui qui avait tant de fois songé à pouvoir faire un jour une chic B. A., combien de fois ne s'était-il pas vu en imagination dans un incendie à sauver une personne... et il regarda sa manche vide...

Fini pour toujours les grandes B.A. pensa-t-il et deux grosses larmes coulèrent sur ses joues.

A ce moment il passa sur le pont du canal qui coule à une centaine de mètres de sa maison.

Tout à coup un cri : « Au secours ».

Déjà Léon est penché au-dessus du garde-fou du pont et que voit-il... horreur ! un enfant à l'eau !

Pendant ces quelques secondes, le sang de Léon n'a fait qu'un tour... lui qui porte son badge de nageur... mais son bras... que peut-il encore faire ?

Eh bien ! j'essaierai, s'écrie-t-il, on verra après, et après avoir tracé un signe de croix il empoigne le garde-fou, fait deux ou trois pirouettes en l'air et... plouf ! il est à l'eau.

Les pékins restent la bouche ouverte d'étonnement, ils ne savent plus crier... un petit garçon qui risque sa vie !

Léon nage courageusement d'un bras, c'est dur, mais il espère... puis il avance lentement... encore un ou deux mètres... ça y est ! il a le petit garçon... maintenant que faire, son seul bras est immobilisé, va-t-il abandonner ?

Au moyen des pieds il avance lentement mais il faiblit... un dernier effort... évanoui !

. . . .

En s'éveillant, Léon se trouve dans son lit, entouré de papa, de maman et de son chef.

Il ne comprend pas, mais bien vite on lui explique tout. Un batelier, pendant que Léon revenait avec l'enfant, avait mis sa barque à l'eau et arriva juste à temps pour prendre le nageur qui était presque au bord.

— Et l'enfant ? demande aussitôt Léon.

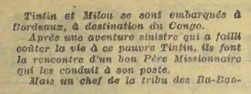
— Sauvé, lui dit son chef, sans toi l'enfant serait mort, je te félicite, tu as fais une des plus chics B. A. et le chef même dénoua le nœud de B. A. du foulard de Léon.

C. M.



Un ban pour les Cœurs Vaillants du patronage Saint-Joseph, du Faubourg-de-Vienne, à Blois (Loir-et-Cher). Ils aident si bien leur directeur de patronage !

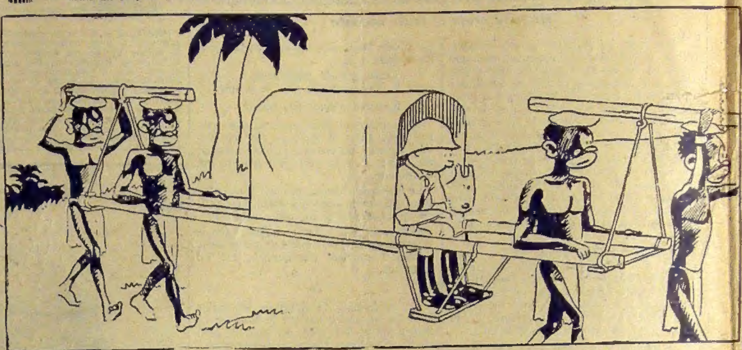
Tintin et Milo



Tintin et Milou se sont embarqués à Bordeaux, à destination du Congo.

Après une aventure sinistre qui a failli coûter la vie à ce pauvre Tintin, ils font la rencontre d'un bon Père Missionnaire qui les conduit à son poste.

Mais un chef de la tribu des Ba-Bao-











Avant de vous donner la question du concours, je dois vous rappeler que vous n'avez droit à des récompenses que si vous avez été premier, *au classement général* de votre classe ;

Que vous devez nous envoyer une liste contresignée par votre maître ou votre maîtresse, ou par votre directeur ou directrice de patronage ;

Que vous devez joindre 1 franc en timbres en indiquant bien votre nom et votre adresse complète.

Ce n'est pas difficile, tout cela. Eh bien ! presque tous les Cœurs Vaillants qui nous ont déjà envoyé leur liste de places de premiers n'ont pas rempli ces conditions. Certains se sont contentés de nous retourner leurs bons-primes sans timbres, d'autres ne nous ont pas indiqué leur nom ou leur adresse, d'autres encore ont oublié de faire signer leur lettre, etc...

NOTRE GRAND

Tous ceux-là ne recevront pas leurs bons-primes ou les lots correspondant au nombre de bons qu'ils nous ont retournés, puisque nous ne pouvons écrire à chacun en particulier.

*

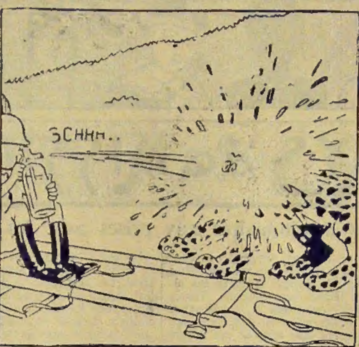
Et maintenant que je suis sûr que tous auront bien pris note de ces prescriptions, je vous donne vite la *huitième* question de notre grand concours.

Reconstituez à l'aide des mots ci-contre des phrases

ilou au Congo

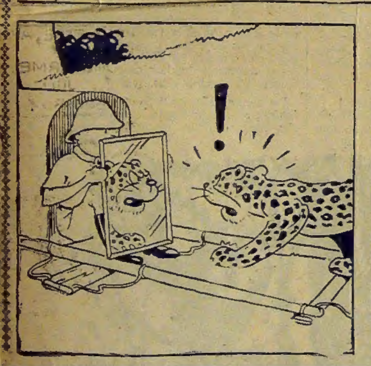
Ro'm, les adversaires de celle des M'Hatuvu, veut faire périr Tintin.
Milou apporte à Tintin une lettre qu'il vient de trouver et qui lui permet de découvrir un espion qu'il interroge.
Il perce ainsi un complot et emmène son prisonnier du poste de police. Le voici à la recherche de nouveaux plans.

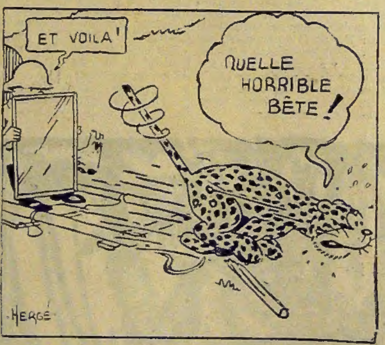












ND CONCOURS

es ou
nous
hacun

n pris
tième

rases

qui ont paru dans le chapitre III du livre quatrième de *L'Imitation du Petit Jésus* (1).

AIMERAIT - AINSI - AMOUR - BEAUCOUP - CELA - CHOSE - CHOSES - COMMANDE - COMME - COMME-CONTENT - CONTRAIRE - DEMANDER - FAIRE - FAIRE - JOUJOU - JOURNEE - MAL - MONTRER - PEINE - PEU - POUR - PUNITION - QUAND - REPRIMANDE - RESSEMBLER - SERVIR - SOI-MEME - TOUJOURS - VOUDRAIS - VOUDRAS.

(1) « L'Imitation du Petit Jésus » est en vente à l'Office général des œuvres, 80, rue de l'Université, Paris (7e), au prix de 3 fr. 25 franco.

M'imiter, c'est ... par ... amour pour moi ou pour les autres, le ... de ce qu'on ... faire pour ...-... (deux mots). C'est ... que j'ai fait ..., et si tu m'aimes, tu ... faire ... moi.

Il y a ... de ... dans une ... qui peuvent te faire de la ... C'est un ... que tu as cassé, ou bien un autre que tu n'as pas et que tu ... avoir et que tu n'oses pas ... C'est une ... ou une ... qui t'a fait ... C'est quelque ... qu'on te ... et que tu n'aimes pas ...

Dis-toi, ... tout ... t'arrive, que c'est ... te ... à me ... un ... Et sois ... d'être un peu ... moi, pour me ... que tu m'aimes.

Vous savez qu'il ne faut pas nous envoyer tout de suite vos réponses, mais seulement à la fin du concours.

Bon courage toujours !

Votre ami : Jacques Cœur



Les Mémoires d'un poupon de celluloïd

Résumé

Un beau poupon de celluloïd attend, derrière la vitrine du marchand de jouets, qu'un acheteur vienne le délivrer de sa prison.

Un vieux monsieur, à l'air bien respectable, mais pauvre d'allure, le choisit et le rapporte à sa petite fille dont la joie ne connaît pas de bornes.

Après avoir vécu des jours heureux auprès de la petite France, le voici dans la famille Valbert, en compagnie de la petite Zézette.

La nouvelle bonne promenait, souvent, Quiqui et Zézette, au bord d'un ruisseau qui activait plusieurs scieries. C'est là qu'un beau matin (ou peut-être un beau soir, car l'émotion m'a troublé la mémoire), j'échappai aux mains maladroites de Zézette et me sentis emporté par la violence du courant. Comme on le sait, nous sommes, nous autres baigneurs, plus légers que l'eau, et nous ne risquons pas de nous noyer, mais vous imaginez mon saisissement quand je fus poussé vers une grande roue noire, sous laquelle s'engouffrait le ruisseau, et qui tournait avec un bruit horrible !... Heureusement, ma petite maman, prise à cette vue d'une crise de tendresse, se mit à pousser des cris lamentables, et le proprié-



Les oisillons se bousculaient...

taire de la scierie, témoin du drame qui allait se jouer, abaissa la vanne juste à temps pour me saisir sans ses bras. Je passai, tout ruisselant, dans ceux de Zézette, qui me pressa sur son cœur, au risque de compromettre absolument sa fraîche toilette. Sa bonne dut l'emmener au plus vite, malgré ses protestations, pour lui enfiler une autre robe.

Cette aventure ne la rendit pas plus soigneuse. Un après-midi — il commençait à faire chaud — M. Valbert emmena ses filles un peu loin dans la forêt. Pressé de rentrer à Sens où ses occupations le rappelaient, il voulait, une dernière fois, promener ses enfants. Nous étions, depuis un bon moment, assis tous les quatre sur la mousse, papa, Quiqui, Zézette et moi, quand une tiède pluie d'orage se mit à tomber. M. Valbert rajusta en hâte le capuchon de Guillemine, qu'il saisit par la main, et se mit à courir avec Zézette dans ses bras. Mais la petite fille, bercée par la course et par le grand air, s'endormit sur l'épaule paternelle. Une fois encore, j'échappai à ses doigts, et je tombai au milieu d'un buisson. Ma chute effraya un oiseau, qui s'enfuit. Déjà le bruit des pas décroissait dans le sentier, et moi j'étais enseveli sous les feuilles.

Si vous saviez comme c'est joli, un buisson au printemps !... Une minute de silence suivit mon arrivée intempestive, puis, tout près de moi, sur une branche des gazouillements s'élevèrent, et j'aperçus cinq petits becs qui sortaient d'un nid. Alors, la mère oiseau revint doucement battre de l'aile au-dessus de sa couvée. Son œil noir brillait de fièvre : je voyais, sous ses plumes battre son petit cœur. Elle sauta, de brindille en brindille, jusqu'à sa famille éplorée. Des pépiements lui répondirent. Enfin, elle rentra dans le nid, et tous les petits becs disparurent.

Le soir, le père oiseau apporta la becquée. Un frou-frou soyeux accueillit sa venue. Les oisillons se bousculaient, grimpant les uns sur les autres, au risque de tomber du nid, et, ouvrant des becs aussi grands qu'ils pouvaient. Il y en avait même un, vilain gourmand, qui repoussait ses petits frères, et il me sembla que sa maman le grondait.

La famille s'endormit au crépuscule. Je vis, à travers ma prison verte, s'allumer les premières étoiles. Instruit par les leçons de M. Pagliano, je reconnus Altaïr et la Grande Ourse. Plus haut, Véga la bleue semblait me regarder.

De jour en jour, l'herbe devint plus touffue et les fleurs devinrent plus nombreuses. Un balancement secouait parfois, très haut sur ma tête, les branches des sapins. L'air sentait bon la résine. Personne ne s'était mis à ma recherche. M'eût-on trouvé, d'ailleurs, dans ce buisson épais ?...

(A suivre.) Berthe Colardeau.



Nos missionnaires aux prises avec les fauves



Parmi les périls de l'existence coloniale, on entend parfois, après la peste ou la fièvre, citer celui qui, en style noble, s'exprime par cette formule un peu usée : *la dent des fauves.*

En Europe, on n'a pas toujours, il est vrai, l'air d'y croire. On est particulièrement méfiant sur le chapitre des lions, mais cela c'est un peu la faute à Tartarin.

Il y a cependant des lions, puisqu'on en voit la queue, et la peau, et les griffes. On en connaît même de vivants dans les ménageries, de même qu'on voit des panthères tourner en rond dans les cages de nos parcs d'acclimatation. Or, ces bêtes-là ne sont pas nées chez nous : il y a, par conséquent, des pays où on les rencontre chez elles.

A quoi donc se réduit, pour nous missionnaires d'Afrique, le danger de la « dent des fauves » ? Et d'abord, est-il illusoire ?

Il n'est nullement illusoire. En 1892, dans une de nos stations de l'Angola, le frère portugais Angelo Vaz fut dévoré par un lion. L'accident n'était pas survenu en voyage mais à la mission même, un dimanche soir, dans l'instant où le pauvre Frère récitait son chapelet à peu de distance des bâtiments.

Mais si le péril n'est pas imaginaire, il n'est pas non plus fréquent, et il y a bien des régions où l'on vit absolument sans y penser.


En pirogue sur les grands fleuves d'Afrique

Corrigeons ici une erreur. Lorsqu'on montre en Europe des vues de la forêt africaine, la sinistre profondeur de celle-ci fait croire qu'elle est le repaire des grands carnassiers et l'on s'en imagine la traversée dangereuse.

C'est mal raisonner. La forêt, là où elle n'a pas été entamée par les déboisements, est, en Afrique, la région la moins périlleuse et cela se comprend. Les bêtes, en effet, vivent où elles mangent. Dans la grande forêt, où l'on ne trouve que des feuilles, des graines, des racines, un lion ne trouverait guère à se nourrir. En revanche, elle est le paradis des perroquets, des singes, elle abrite quelques hardes d'éléphants ou de cochons sauvages, quelques familles de porcs-épics ou de tatous. Mais ces divers gibiers n'ont rien de dangereux pour la vie de l'homme.

Le danger ne commence qu'avec le déboisement, les plantations villageoises, le pays découvert, les plaines d'herbes, les étendues gazonnées de la savane. C'est toujours la même loi qui fonctionne. La savane, les défrichements offrent des champs d'herbe qui appellent la gazelle et l'antilope, gibiers qui ne grimpent pas. Aussitôt qu'il y a quelque part de l'antilope ou de la gazelle, il faut s'attendre à voir apparaître le lion ou bien le léopard. C'est ainsi que les pays d'herbes sont souvent plus dangereux à traverser que les cantons de pleine forêt.

**

Le lion et le léopard, dont il vient d'être question, sont les principaux carnassiers connus proprement sous le nom de fauves. Leurs mœurs, toutefois, ne sont pas les mêmes.

Le prestige de royauté animale attribué au lion n'a pas échappé aux Noirs eux-mêmes. Comme le chêne, comme l'aigle, le lion a quelque chose de royal : sa tête puissante, sa crinière, son port majestueux, sa force prodigieuse, son rugissement qui emplit la plaine. De plus, il ne fraie pas avec les hommes et n'approche guère les villages : le lion est sauvage, purement sauvage, et s'attaque surtout aux bêtes de brousse, aux grandes antilopes, aux zèbres, aux buffles, aux sangliers. Toutes ces bêtes le connaissent et le redoutent. Elles fuient les terres où il se tient; lui, alors, émigre à leur suite en une traque indéfiniment renouvelée.

Longtemps, on avait cru qu'il n'y avait pas de lions au Gabon, au Loango, ou même en Oubangui, et, dans ses lettres, Mgr Augouard omet de parler de cet anthropophage. Ce n'est que timidement qu'on entendit, il y a quinze ou vingt ans, quelques missionnaires de l'Alima ou du Haut-Ogooué signaler sa présence sur le plateau batéké. Mais s'agissait-il de vrais lions et qui l'eût pu dire, à part quelques Noirs peu qualifiés pour les distinctions zoologiques ? Depuis, la question est bien tranchée : ce sont de très authentiques lions qui ont, il y a quelques années, jeté la terreur autour de la mission de Lékéti sur la Haute-Alima. Et les descentes de lit qu'ils ont fournies ne laissent aucun doute sur leurs caractéristiques.

Le genre léopard est représenté en A. E. F. par deux *sous-genres* : la panthère et le chat-tigre. Le chat-tigre est un fort matou sauvage qui en veut surtout aux poules. La panthère est autrement à craindre. Longue et souple, tachée d'un semis de larges mouchetures brunes sur un pelage vieil or qui tourne au blanc par en dessous comme un ventre de biche, la panthère donne moins que le lion l'impression de la force, mais on aura une idée de son agilité lorsqu'on saura qu'avec un mouton dans la gueule elle saute (en deux temps, il est vrai) une clôture haute de deux mètres !

La panthère a ceci de spécialement dangereux qu'elle vit, en général, près de l'homme. Aux abords des plantations, elle guette les gazelles et les porcs sauvages. Autour des villages, elle décime les troupeaux de moutons et de cabris. C'est d'ailleurs une bête d'effraction et de pillage nocturne. Elle tâte avec sa patte la qualité des clôtures et elle a vite fait d'abattre un piquet pourri, une planche vermoulue. Un trou de chat lui suffit à se couler à l'intérieur d'une étable close, ou bien encore elle se laisse glisser par le toit. Alors, quel travail elle fait parmi les pauvres bêtes stupides et terrifiées ! Les meilleurs chiens de garde, eux-mêmes, n'aboient plus *quand c'est la panthère.* Mais le matin, lorsqu'on ouvre la bergerie, une odeur de sang frais, pareille à celle des abattoirs, se mêle au suint des toisons : des moutons égorgés, des chèvres éventrées gisent. On compte dix, quinze, vingt-cinq victimes, dont une ou deux seulement, dépecées. La panthère s'est bornée à briser d'un coup de gueule la nuque de chaque animal et lui a sucé le sang tout chaud à même les veines...

Et personne n'aura rien entendu !

J'avais fait jadis, pendant quatre longues journées, le trajet entre les stations de Saint-Martin et de Sainte-Croix, au sud u Gabon. Le chien du Père Guhur, un pyrénéen de belle race, nous avait accompagnés, courant de droite et de gauche, doublant les étapes. A l'arrivée à Sainte-Croix, le pauvre Nemrod (c'était le nom du chien) s'était couché, recru de fatigue, sous l'escalier de la véranda où donnaient nos chambres. Le lendemain, on ne le vit plus. On chercha, on siffla : « Nimorod, Nimorod ! » En vain... Finalement, un vieil esclave réfugié vint appeler le Père Guhur : dans un passage où la surface de la plaine était pelée, il nous indiqua les foulées d'une forte panthère. Un peu plus tard, des chasseurs retrouvèrent à près de trois kilomètres de là l'endroit où le chien avait été dévoré. Il avait été étranglé d'un coup de dent, et aucun de nous, qui dormions à quelques mètres du lieu où le fauve l'avait assailli, n'avait perçu ni un aboi ni un bruit de lutte.

Ces bêtes méchantes sont la ruse même. Il leur faut, la nuit, le plus grand silence, le sommeil des hommes. Dans une mission de l'Alima, un missionnaire, le Père Schickelé, conduisait un soir les enfants de l'école à leur dortoir, opération silencieuse que ne signale d'autre bruit que celui des chapelets qu'on égrène. Lorsque tous furent entrés, le Père entendit encore un bruit de branches secouées dans un buisson du voisinage. Il crut qu'un enfant se cachait là pour préparer une évasion, comme le cas arrive assez souvent chez ces jeunes sauvages. Il porta la main dans le buisson pour s'en assurer, la main grande ouverte. Aussitôt il y reçut un terrible coup de griffe qui lui laboura la paume jusqu'à l'avant-bras. La marque en existe encore, large et toute rouge après dix ans passés. C'était une panthère qui avait été dérangée dans sa chasse et qui s'était un instant cachée dans la basse brousse d'un fond de cour.


A travers la brousse

Par contre, celle qui, à Sainte-Croix des Eshiras, avait enlevé notre chien Nemrod vint deux mois plus tard se faire pren-


A travers la forêt africaine

Voyages aux pays des Missions

(Suite de la page 6.)

dre dans un piège construit sur le modèle agrandi d'une souricière. Il était une heure du matin. Une sonnette, qui faisait partie du piège, donna l'alarme. Les trois Pères de la résidence, deux Frères indigènes, les enfants, tout le monde accourut. Mais on avait beau regarder par les interstices des planches et approcher la lanterne, on ne vit tout d'abord rien et on n'entendait pas le moindre bruit. Il fallut du temps pour apercevoir enfin la bête tassée contre la cloison, toute aplatie à terre, dans un trou long comme elle, qu'elle s'était déjà creusé. Le Père Guhur voulut faire les honneurs de la mise à mort à son second,



La panthère

un Père qui, par principe et bien qu'ancien soldat, ne touchait jamais un fusil. Malheureusement, on donna à celui-ci trop de conseils. L'un disait : dans l'œil! L'autre: au cœur ! Un troisième : sous l'épaule ! Et puis, le porte-lanterne éclairait mal : tenir une lampe est au delà des capacités du Noir moyen...

Sans être bien assuré, le Père tira... et manqua... Mais alors la scène changea d'allure. La panthère, exaspérée, se mit à mordre avec furie dans le bois de la cage et à secouer la construction qui la retenait prisonnière. Les Noirs s'enfuirent, à commencer par l'homme à la lanterne dont la lumière s'éteignit. Enfin, le Père Guhur parvint à ramener un peu d'ordre au milieu de la confusion générale et, prenant un mousqueton, il planta une balle blindée entre les deux yeux de la bête qui, après cela, mit encore quinze minutes à mourir tout à fait...

Maurice Briault.

La semaine prochaine, vous pourrez lire la suite des aventures si amusantes de notre ami
Moumouth l'éléphant blanc



— Que faire, la corde glisse !!!
— Crache dans tes mains !...

N'oubliez pas, lors de vos envois de mandats, d'indiquer au recto votre nom et votre adresse, et, pour un chèque postal, de rappeler s'il s'agit d'un abonnement ou d'un renouvellement d'abonnement.



LE PLUS BEAU BOUQUET

CELA n'en finissait plus !

Depuis plus d'une heure déjà, toutes les quatre ou cinq minutes, drinnn... drinnn... une petite frimousse cachée derrière un magnifique bouquet...

— Bonjour, Madame, pourriez-vous remettre ces fleurs à m'sieur Yves ?

Voici vingt-quatre bouquets qu'elle a disposés dans la chambre de son fils, vingt-quatre bouquets apportés pour sa fête par les petits du patronage. Où ont-ils pu trouver toutes ces fleurs ? Ils les ont achetées, sans doute; fin décembre, ils n'ont guère pu les avoir autrement... Braves gosses, tout de même ! Ils savent que leur « monsieur Yves » aime les fleurs, qu'ils les aime beaucoup, beaucoup... Ils auront vidé leurs tirelires...

Drinnn... drinnn...

Encore ?

C'est Yves rentrant de l'école.

— Je monte tout de suite, maman... une dissertation de philosophie...

— Oui, va ! Je t'apporterai ton goûter.

⁂

— Ah! mes braves, mes bons petits gars! Attends... je compte : un, deux, trois... vingt-quatre... vingt-quatre bouquets! Ah! les bons petits cœurs... Vingt-quatre bouquets ! Sur vingt-cinq enfants que j'ai dans ma section, vingt-quatre m'apportent des fleurs... Vingt-quatre! Tous, quoi! Un seul... mais il aura oublié... Tu vois, maman, comme ils m'aiment bien. Bons petits! Nous allons ranger tout cela, bien en ordre... Et puis, maman, cela vaut bien un petit goûter, n'est-ce pas, demain soir ? Pour tous, pour celui qui aura oublié aussi...

Drinnn... drinnn...

C'est celui qui manquait... petit orphelin recueilli par son oncle; sous la pèlerine grise, il dissimule... ?

— Je n'ai pas de sous, m'sieur Yves, pour vous acheter des fleurs comme les autres... et dans les bois, il n'y en a plus... Je n'ai trouvé que ceci... mais, m'sieur Yves, je vous aime bien quand même !

De dessous la pèlerine, la petite main sortit un bouquet de houx...

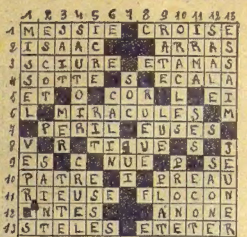
⁂

Et depuis ce temps, sur sa table de travail, au pied de l'image du Divin Ami des enfants, Yves contemple souvent le bouquet de houx. Les fleurs ont passé, le don du pauvre est resté : feuilles dures et garnies de pointes, mais fidèles, immortelles...

Vieux Lapin.



Mots croisés



Solution du problème précédent

AMUSONS-NOUS !...

Le bon pasteur

Deux joueurs plus âgés partent dans des directions un peu différentes et marchent parallèlement distants environ de 50 mètres. Puis ils sifflent. Le premier représente le bon pasteur et le deuxième le voleur.

Ils ont chacun un sifflet d'un son différent.

Les enfants sont les brebis et doivent suivre le bon pasteur.

Le voleur, pour dérouter les brebis, se croisera de temps en temps avec le bon pasteur.

A la fin, pasteur et voleur s'éloignent de plus en plus, tout en continuant à siffler chacun, de temps en temps ; jusqu'au moment où, à un signal donné, les enfants doivent se rassembler auprès du guide qu'ils ont suivi.

Ceux qui ont marché derrière le bon pasteur ont gagné.

Le jazz-band

Voici un jeu qui, en dehors des nombreux gages qu'il fait donner, amuse beaucoup les spectateurs. Comment il se joue ? Attendez, je commence.

Vous installez six chaises sur une seule ligne et, à chacune d'elles, vous donnez un numéro allant de 1 à 6.

Puis vous vous procurez un tambourin, ou, à défaut, une caissette en bois, une casserole et deux baguettes.

Ensuite, vous demandez à un camarade de se mettre au piano tandis que six autres prendront place sur les chaises.

Vous leur expliquerez alors :

— Jean (par exemple) va jouer au piano un air que j'accompagnerai sur ma casserole et sur mon tambourin. Quand je taperai un coup sur ma casserole ceux qui sont assis sur les chaises portant un numéro pair devront se lever. Si je tape deux coups, ils devront se mettre à genoux.

« Si, au contraire, je tape une ou deux fois sur mon tambourin, ce seront ceux qui sont assis sur les chaises portant les numéros impairs qui devront exécuter ces mouvements.

« Quand je tape sur ma casserole, les numéros impairs doivent être assis; si vous êtes debout ou à genoux, dépêchez-vous de vous rasseoir.

« Quand je tape sur mon tambourin, les numéros pairs doivent observer la même consigne.

« Toutes les erreurs ou les hésitations trop fortes se paieront d'un gage.

« En avant la musique ! »

Il est bon de mettre devant chaque chaise un coussin pour que les patients ne se fassent pas mal aux genoux.

Pile ou face

Au milieu du terrain de jeu on trace deux lignes parallèles distantes de un mètre l'une de l'autre. Puis, à une grande distance, de part et d'autre, on trace également des lignes parallèles qui indiqueront la ligne de camp.

Diviser les joueurs en deux équipes (les bleus et les rouges, par exemple), qui s'alignent le long du terrain neutre, et se tournant le dos, talons sur la ligne.

Le camp bleu sera pile, le rouge sera face. L'arbitre se tient à une extrémité de la zone neutre, donne un coup de sifflet et lance en l'air une pièce de 10 centimes en bronze. Quand la pièce est retombée, l'arbitre crie le côté visible. Nous supposons que c'est « face ». Les rouges qui sont « face » s'enfuiront vers leur camp poursuivis par les bleus.

Tout joueur touché avant d'avoir atteint la ligne du camp est éliminé.

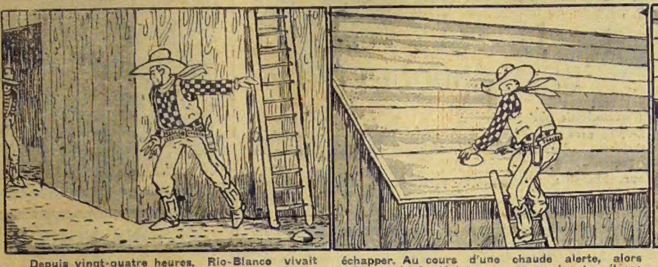
L'équipe qui reste la plus nombreuse à la fin de la partie est l'équipe gagnante.

On convient à l'avance d'un nombre de minutes ou de courses.

JIM BOUM, CHEVALIER DU FAR-WEST

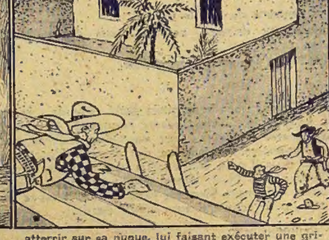
Jim Boum l'insaisissable

RÉSUMÉ. — Envoyé comme shérif, avec mission de remettre l'ordre dans une lointaine localité du Far-West où le banditisme règne en maître, Jim Boum se voit, dès son premier contact avec la population, fort malmené. Tous les aventuriers de l'endroit assiègent le poste de police, et, après avoir chassé non sans peine Jim Boum, délivrent Jack-le-loup, un redoutable sacripant qui offre une prime de mille dollars à celui qui capturera Jim Boum vivant.



Depuis vingt-quatre heures, Rio-Blanco vivait sous la terreur. Tout ce que ce malheureux pays comptait d'honnêtes gens avait fui. Les bandits, revolver au poing, circulaient en ville, fouillant toutes les maisons, afin de découvrir Jim Boum qui, à chaque instant, était forcé de se déplacer pour leur échapper. Au cours d'une chaude alerte, alors qu'il venait de dépister ses poursuivants, il se trouva soudain, à l'angle d'un hangar, en présence d'un outlaw qui venait dans sa direction, mais sans l'avoir aperçu. Jim Boum, ne pouvant revenir en arrière, avisa une échelle et grimpa prestement sur le toit du hangar, non sans avoir, auparavant, ramassé une grosse pierre. Il avait son idée. Une fois sur le toit, il se mit à plat ventre et, tirant son long couteau de coureur de prairie muni d'une petite scie, il se mit en devoir de scier à moitié quelques échelons.

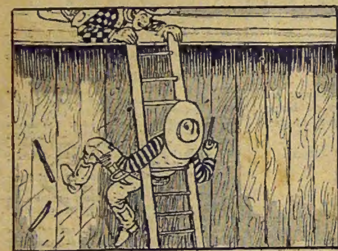




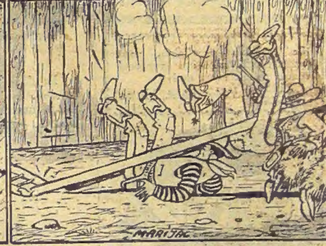


Abîmé dans des réflexions mauvaises, l'outlaw, loin de se douter de la proche présence de Jim Boum, venait de franchir l'angle du hangar quand, v'lan, lancée d'une main sûre, une grosse pierre vint atterrir sur sa nuque, lui faisant exécuter une grimace à effrayer un régiment de singes.

Furibond, le bandit se retourna. Goguenard, Jim Boum le contemplait de son haut perchoir. Sans plus de réflexion — un bandit peut-il en avoir de bonnes ? — il se précipita sur l'échelle et se mit en devoir d'en faire l'ascension, l'écume aux lèvres et son « automatic » au poing.







Arrivé presque au faîte de l'échelle, voilà que deux barreaux cèdent et il se voit soudain suspendu dans le vide, sous le rire amusé de ce satané shérif de malheur, si difficile à prendre.

Le bandit n'était pas au bout de ses émotions. Jim Boum lui en réservait une encore plus forte ! Il projeta l'échelle en arrière. Le nouvel exploit fut salué par les hurlements de rage de tous les sacripants présents, hurlements vite changés en cris de douleur, car, n'ayant pu se garer à temps, ils reçurent aussi sur eux la grande échelle. Soudain, le rire de Jim Boum se changea en inquiétude. Comment allait-il pouvoir redescendre de son perchoir, le hangar étant isolé de toutes parts.

CHERCHEZ...

Homonymes

Madame se met en colère,
Quand elle vient à constater
Que sa folle cuisinière
La fait vraiment par trop danser.

*

Une toute petite baie
Où les pêcheurs, sortant des flots,
Mettent leurs barques au repos
Jusqu'à la prochaine marée.

■ ■

Logogriphe

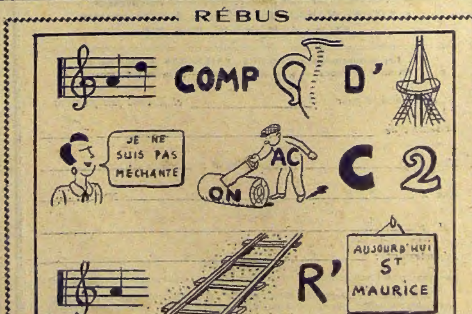
De bon matin, la fraîche aurore,
Au brin d'herbe, comme un brillant,
Accroche mon pleur scintillant.
Coupez ma queue : on voit éclore
Aussitôt la reine des fleurs
S'ornant des plus belles couleurs.

■ ■

Devinette

Pourquoi les gens toujours prêts à s'extasier devant les beautés artistiques vont-ils maigrir ?

RÉBUS



Mots carrés

x x x x x
x x x x x
x x x x x
x x x x x
x x x x x

De mon *premier*, la charrette en a deux.
Mon *deux* tombe du ciel, le malheureux.
Mon *trois* est un médecin militaire.
Quatre, légumineuse, pousse en terre.
Mon *cinq* est marine divinité
Que l'on adorait dans l'antiquité.

Réponses aux questions posées dans le précédent numéro

CHARADE. — Pô - Tage - Potage.

LOGOGRIPHE. — Génie, neige, gêne.

MOTS CARRES :

C H E F
H O T E
E T N A
F E A L

Le gérant : NEGUIN.

Imp. Commerciale (H. Poirier, imp.), 5, rue Lamartine, Paris (9e).

COIN DES LOUVETEAUX

Une chic B. A.

Le petit Léon, second de la sizaine des blancs, avait déjà bien souffert! Après un terrible accident de tram il avait eu le bras gauche coupé, mais je dois vous dire, petits frères loups, que durant toutes ses souffrances Léon resta louveteau c'est-à-dire qu'il resta gai. La guérison était lente à venir et c'est avec impatience qu'il attendait sa première sortie.

. . . .

Des semaines se sont écoulées...

Jeudi ! Aujourd'hui le médecin vient de dire qu'il peut sortir pour la première fois ; inutile de vous dire si Léon est heureux et cela veut réussir que c'est juste un jour de réunion !

Il n'a même pas fallu cinq minutes et voilà déjà Léon en uniforme et en route pour le local.

Léon est gai, car un louveteau doit l'être et puis ne va-t-il pas revoir ses petits frères ?

C'est vrai... mais au fond de son cœur il est quand même un peu triste, lui qui avait tant de fois songé à pouvoir faire un jour une chic B. A., combien de fois ne s'était-il pas vu en imagination dans un incendie à sauver une personne... et il regarda sa manche vide...

Fini pour toujours les grandes B.A. pensa-t-il et deux grosses larmes coulèrent sur ses joues.

A ce moment il passa sur le pont du canal qui coule à une centaine de mètres de sa maison.

Tout à coup un cri : « Au secours ».

Déjà Léon est penché au-dessus du garde-fou du pont et que voit-il... horreur ! un enfant à l'eau !

Pendant ces quelques secondes, le sang de Léon n'a fait qu'un tour... lui qui porte son badge de nageur... mais son bras... que peut-il encore faire ?

Eh bien ! j'essaierai, s'écrie-t-il, on verra après, et après avoir tracé un signe de croix il empoigne le garde-fou, fait deux ou trois pirouettes en l'air et... plouf ! il est à l'eau.

Les [illegible] restent la bouche ouverte d'étonnement, ils ne savent plus crier... un petit garçon qui risque sa vie !

Léon nage courageusement d'un bras, c'est dur, mais il espère... puis il avance lentement... encore un ou deux mètres... ça y est ! il a le petit garçon... maintenant que faire, son seul bras est immobilisé, va-t-il abandonner ?

Au moyen des pieds il avance lentement mais il faiblit... un dernier effort... évanoui !

. . . .

En s'éveillant, Léon se trouve dans son lit, entouré de papa, de maman et de son chef.

Il ne comprend pas, mais bien vite on lui explique tout. Un batelier, pendant que Léon revenait avec l'enfant, avait mis sa barque à l'eau et arriva juste à temps pour prendre le nageur qui était presque au bord.

— Et l'enfant ? demande aussitôt Léon.

— Sauvé, lui dit son chef, sans toi l'enfant serait mort, je te félicite, tu as fait une des plus chics B. A. et le chef même dénoua le nœud de B. A. du foulard de Léon.

C. M.



Un ban pour les Cœurs Vaillants du patronage Saint-Joseph, du Faubourg-de-Vienne, à Blois (Loir-et-Cher). Ils aident si bien leur directeur de patronage !

Tintin et Milou au Congo

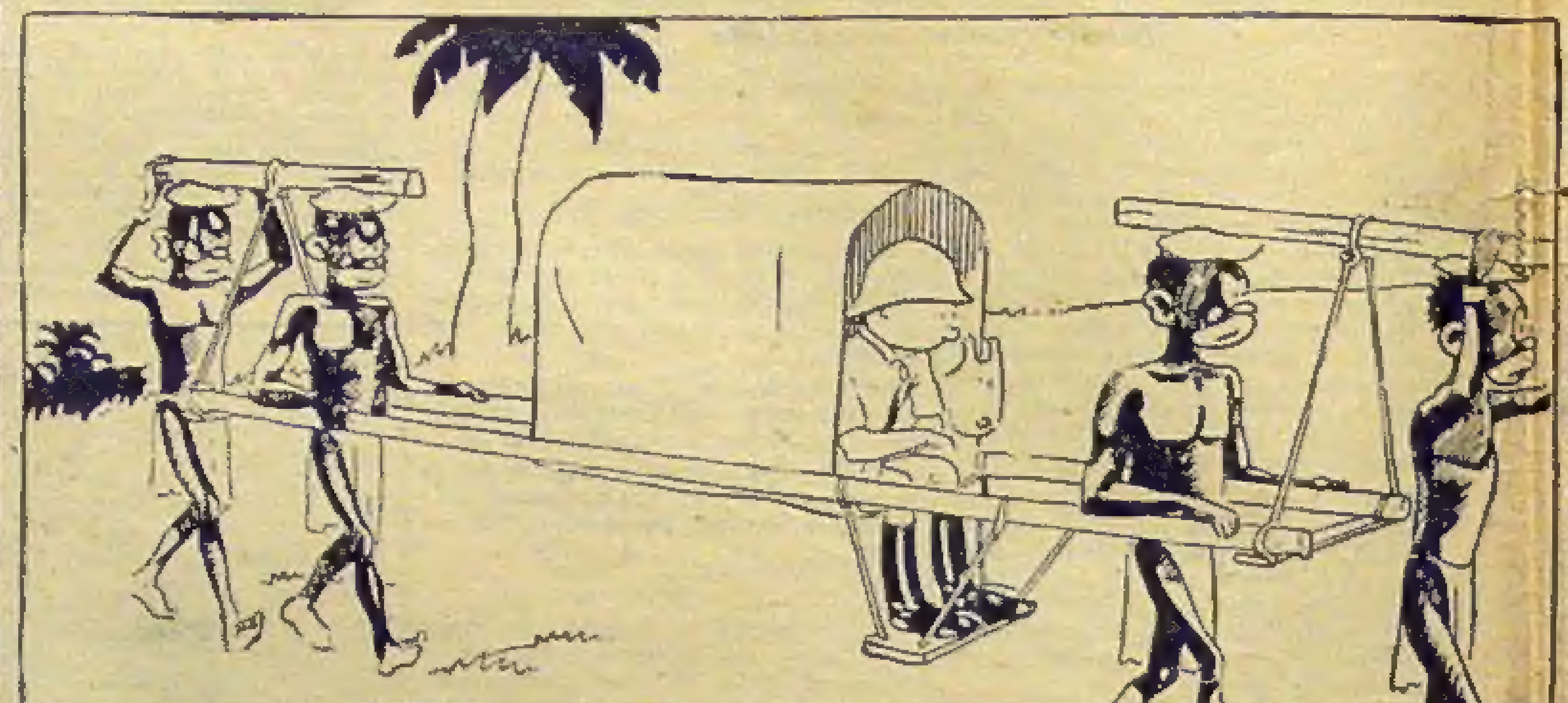
Tintin et Milou se sont embarqués à Bordeaux, à destination du Congo.

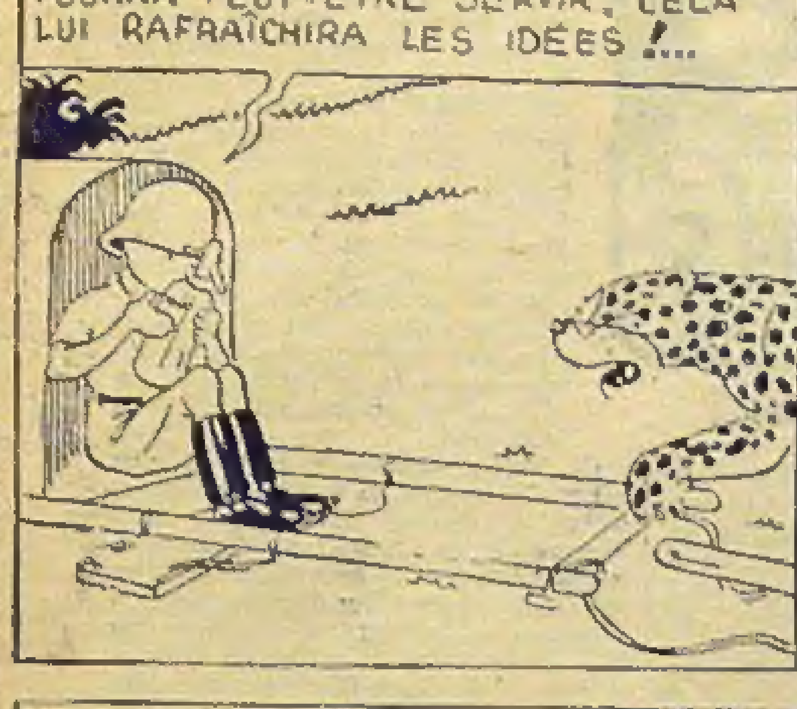
Après une aventure sinistre qui a failli coûter la vie à ce pauvre Tintin, ils font la rencontre d'un bon Père Missionnaire qui les conduit à son poste.

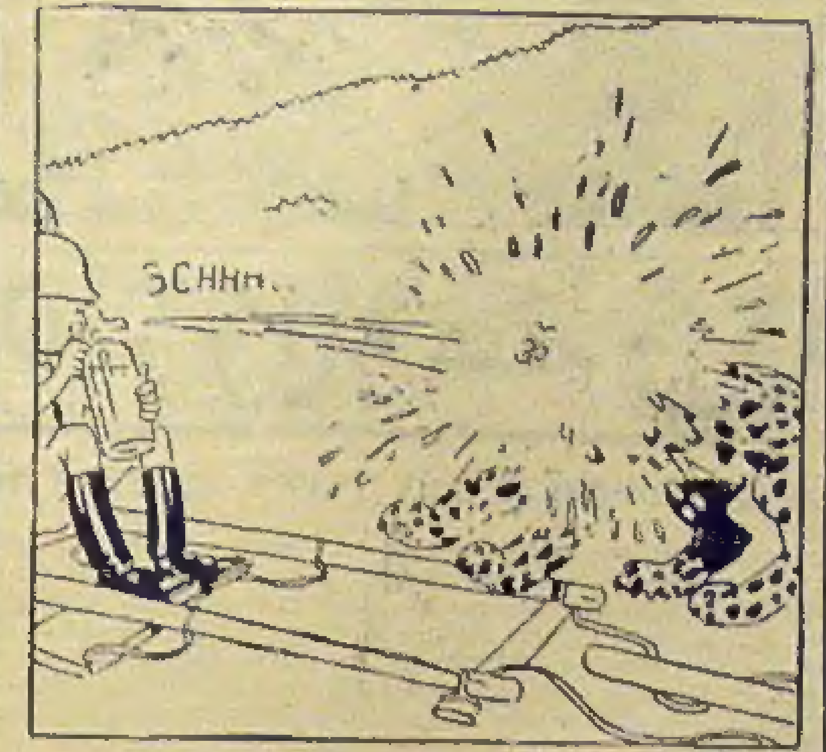
Mais un chef de la tribu des Ba-Bao-Ro'm, les adversaires de celle des M'Hatuvu, veut faire périr Tintin.

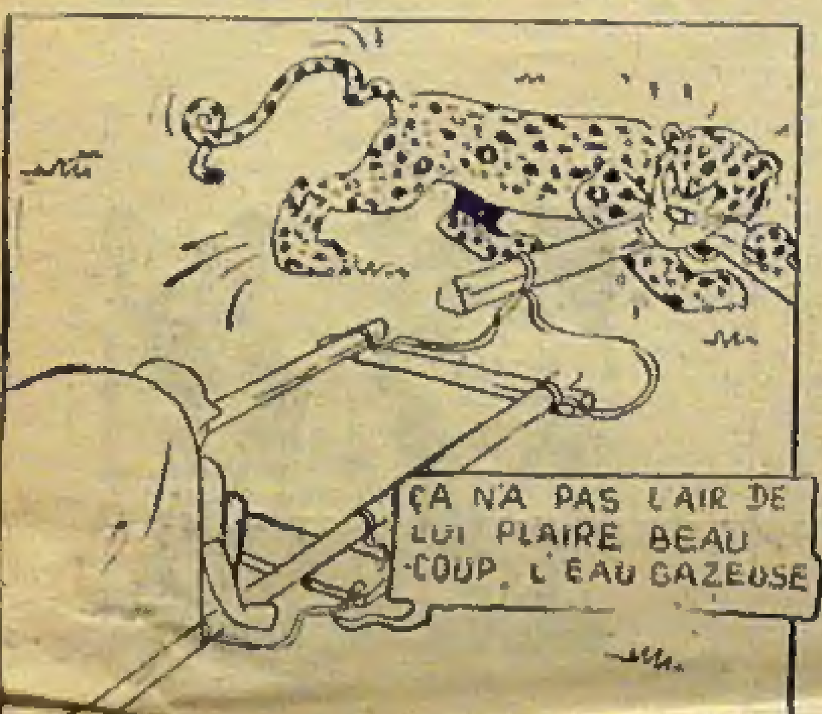
Milou apporte à Tintin une lettre qu'il vient de trouver et qui lui permet de découvrir un espion qu'il interroge.

Il perce ainsi un complot et emmène son prisonnier au poste de police. Le voici à la recherche de nouveaux plans.

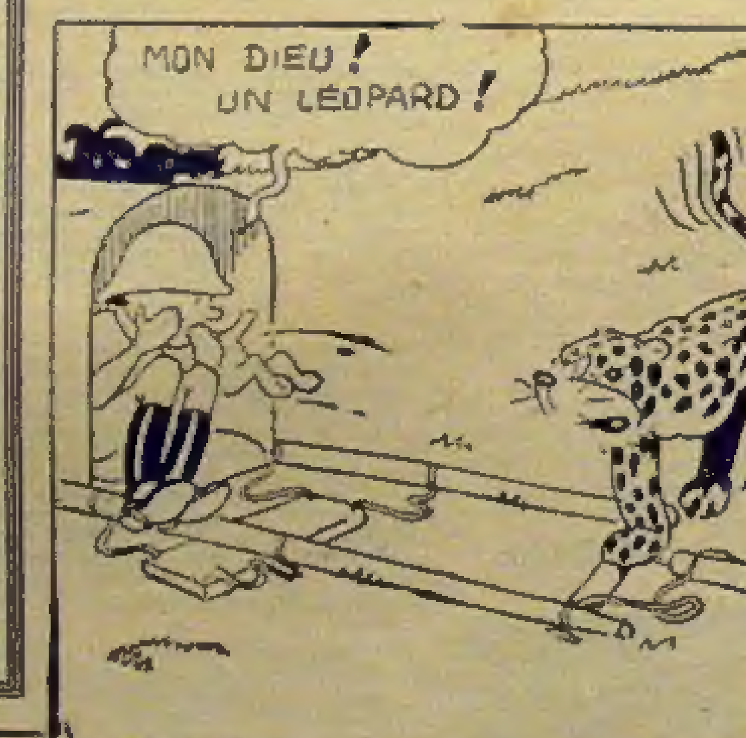




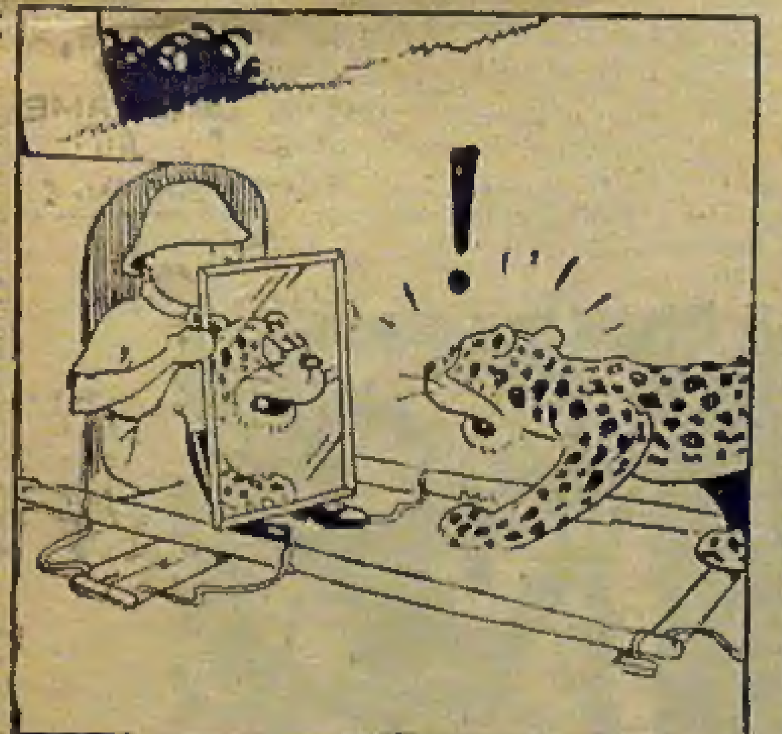


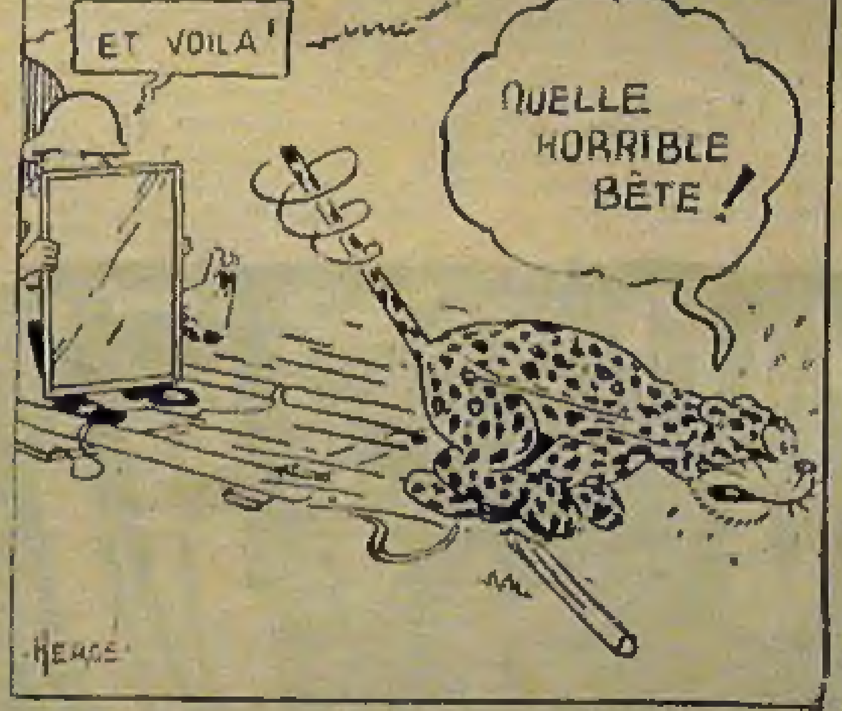












NOTRE GRAND CONCOURS

Avant de vous donner la question du concours, je dois vous rappeler que vous n'avez droit à des récompenses que si vous avez été premier *au classement général* de votre classe ;

Que vous devez nous envoyer une liste contresignée par votre maître ou votre maîtresse, ou par votre directeur ou directrice de patronage ;

Que vous devez joindre 1 franc en timbres en indiquant bien votre nom et votre adresse complète.

Ce n'est pas difficile, tout cela. Eh bien ! presque tous les Cœurs Vaillants qui nous ont déjà envoyé leur liste de places de premiers n'ont pas rempli ces conditions. Certains se sont contentés de nous retourner leurs bons-primes sans timbres, d'autres ne nous ont pas indiqué leur nom ou leur adresse, d'autres encore ont oublié de faire signer leur lettre, etc...

Tous ceux-là ne recevront pas leurs bons-primes ou les lots correspondant au nombre de bons qu'ils nous ont retournés, puisque nous ne pouvons écrire à chacun en particulier.



Et maintenant que je suis sûr que tous auront bien pris note de ces prescriptions, je vous donne vite la *huitième* question de notre grand concours.

Reconstituez à l'aide des mots ci-contre des phrases qui ont paru dans le chapitre III du livre quatrième de *L'Imitation du Petit Jésus* (1).

AIMERAIT - AINSI - AMOUR - BEAUCOUP - CELA - CHOSE - CHOSES - COMMANDE - COMME - COMME - CONTENT - CONTRAIRE - DEMANDER - FAIRE - FAIRE - JOUJOU - JOURNEE - MAL - MONTRER - PEINE - PEU - POUR - PUNITION - QUAND - REPRIMANDE - RESSEMBLER - SERVIR - SOI-MEME - TOUJOURS - VOUDRAIS - VOUDRAS.

M'imiter, c'est ... par ... amour pour moi ou pour les autres, le ... de ce qu'on ... faire pour ... - ... (deux mots). C'est ... que j'ai fait ..., et si tu m'aimes, tu ... faire ... moi.

Il y a ... de ... dans une ... qui peuvent te faire de la ... C'est un ... que tu as cassé, ou bien un autre que tu n'as pas et que tu ... avoir et que tu n'oses pas ... C'est une ... ou une ... qui t'a fait ... C'est quelque ... qu'on te ... et que tu n'aimes pas ...

Dis-toi, ... tout ... t'arrive, que c'est ... te ... à me ... un ... Et sois ..., d'être un peu ... moi, pour me ... que tu m'aimes.

Vous savez qu'il ne faut pas nous envoyer tout de suite vos réponses, mais seulement à la fin du concours.

Bon courage toujours !

Votre ami : Jacques Cœur.

(1) « L'Imitation du Petit Jésus » est en vente à l'Office général des œuvres, 16, rue de l'Université, Paris (7e), au prix de 8 fr. 25 franco.

Les Mémoires d'un poupon de celluloïd

Résumé

Un beau poupon de celluloïd attend, derrière la vitrine du marchand de jouets, qu'un bienfaiteur vienne le délivrer de sa prison.

Un vieux monsieur, à l'air bien respectable, mais pauvre d'allure, le choisit et le rapporte à sa petite fille dont la joie ne connaît pas de bornes.

Après avoir vécu des jours heureux auprès de la petite France, le voici dans la famille Valbert, en compagnie de la petite Zézette.

La nouvelle bonne promenait, souvent, Quiqui et Zézette, au bord d'un ruisseau qui activait plusieurs scieries. C'est là qu'un beau matin (ou peut-être un beau soir, car l'émotion m'a troublé la mémoire), j'échappai aux mains maladroites de Zézette et me sentis emporté par la violence du courant. Comme on le sait, nous sommes, nous autres baigneurs, plus légers que l'eau, et nous ne risquons pas de nous noyer, mais vous imaginez mon saisissement quand je fus poussé vers une grande roue noire, sous laquelle s'engouffrait le ruisseau, et qui tournait avec un bruit horrible !... Heureusement, ma petite maman, prise à cette vue d'une crise de tendresse, se mit à pousser des cris lamentables, et le proprié-



Les oisillons se bousculaient...

taire de la scierie, témoin du drame qui allait se jouer, abaissa la vanne juste à temps pour me saisir dans ses bras, et passer, tout ruisselant, dans ceux de Zézette, qui me pressa sur son cœur, au risque de compromettre absolument sa fraîche toilette. Sa bonne dut l'emmener au plus vite, malgré ses protestations, pour lui enfiler une autre robe.

Cette aventure ne la rendit pas plus soigneuse. Un après-midi — il commençait à faire chaud — M. Valbert emmena ses filles un peu loin dans la forêt. Pressé de rentrer à Sens où ses occupations le rappelaient, il voulait, une dernière fois, promener ses enfants. Nous étions, depuis un bon moment, assis tous les quatre sur la mousse, papa, Quiqui, Zézette et moi, quand une tiède pluie d'orage se mit à tomber. M. Valbert rajusta en hâte le capuchon de Guillemine, qu'il saisit par la main, et se mit à courir avec Zézette dans ses bras. Mais la petite fille, bercée par la course et par le grand air, s'endormit sur l'épaule paternelle. Une fois encore, j'échappai à ses doigts, et je tombai au milieu d'un buisson. Ma chute effraya un oiseau, qui s'enfuit. Déjà le bruit des pas décroissait dans le sentier, et moi j'étais enseveli sous les feuilles.

Si vous saviez comme c'est joli, un buisson au printemps !... Une minute de silence suivit mon arrivée intempestive, puis, tout près de moi, sur une branche des gazouillements s'élevèrent, et j'aperçus cinq petits becs qui sortaient d'un nid. Alors, la mère oiseau revint doucement battre de l'aile au-dessus de sa couvée. Son œil noir brillait de fièvre : je voyais, sous ses plumes battre son petit cœur. Elle sauta, de brindille en brindille, jusqu'à sa famille éplorée. Des pépiements lui répondirent. Enfin, elle rentra dans le nid, et tous les petits becs disparurent.

Le soir, le père oiseau apporta la becquée. Un frou-frou soyeux accueillit sa venue. Les oisillons se bousculaient, grimpant les uns sur les autres, au risque de tomber du nid, et, ouvrant des becs aussi grands qu'ils pouvaient. Il y en avait même un, vilain gourmand, qui repoussait ses petits frères, et il me sembla que sa maman le grondait.

La famille s'endormit au crépuscule. Je vis, à travers ma prison verte, s'allumer les premières étoiles. Instruit par les leçons de M. Pagliano, je reconnus Altaïr et la Grande Ourse. Plus haut, Véga la bleue semblait me regarder.

De jour en jour, l'herbe devint plus touffue et les fleurs devinrent plus nombreuses. Un balancement secouait parfois, très haut sur ma tête, les branches des sapins. L'air sentait bon la résine. Personne ne s'était mis à ma recherche. M'eût-on trouvé, d'ailleurs, dans ce buisson épais ?...

(A suivre.) Berthe Colardeau.